

Énormément, beaucoup... pas du tout

Pierre Gélinas, *La neige*, Montréal, Triptyque, 1996, 216 p.

Lorraine Létourneau, *D'amours et d'aventures*, Moncton.

Édition d'Acadie, 1996, 352 p.

Bernadette Richard, *Requiem pour la Joconde*, Hull, Vents d'Ouest, 1996, 126 p.

Blandine Campion

Number 88, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campion, B. (1997). Review of [Énormément, beaucoup... pas du tout / Pierre Gélinas, *La neige*, Montréal, Triptyque, 1996, 216 p. / Lorraine Létourneau, *D'amours et d'aventures*, Moncton. Édition d'Acadie, 1996, 352 p. / Bernadette Richard, *Requiem pour la Joconde*, Hull, Vents d'Ouest, 1996, 126 p.] *Lettres québécoises*, (88), 20–21.

Pierre Gélinas, *La neige*, Montréal, Triptyque, 1996, 216 p., 16 \$.

Lorraine Létourneau, *D'amours et d'aventures*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1996, 352 p., 24, 95 \$.

Bernadette Richard, *Requiem pour la Joconde*, Hull, Vents d'Ouest, 1996, 126 p., 17, 95 \$.



Énormément, beaucoup... pas du tout

Entre le cycle saisonnier, la succession des générations et l'accent mis sur l'instantané, trois romans qui jouent la gamme du temps.

ROMAN
Blandine Campion

CERTAINS ROMANS NÉCESSITENT d'être lus avec lenteur et minutie pour permettre au lecteur de s'imprégner de leur richesse et de leur profondeur. D'autres, font oublier les heures qui défilent en nous plongeant dans un univers qui nous emporte et nous exalte. D'autres, enfin, quand ils ne nous tombent pas des mains, se laissent oublier sitôt refermés. En voici trois exemples.

Un hiver qui porte à la réflexion

Pierre Gélinas n'avait pas écrit depuis trente ans, c'est-à-dire depuis la parution de *Les vivants, les morts et les autres*, en 1959, et de *L'or des Indes*, en 1962. Mais *La neige*, premier volet d'une trilogie intitulée *Saisons*, semble prouver sans conteste que cela valait la peine d'attendre. Comme l'indique la quatrième de couverture et comme l'analyse avec justesse et clarté l'introduction de Jacques Pelletier, ce roman propose bien

une réflexion sur le pouvoir dans la société moderne [...]. Fable sur le destin de l'homme contemporain, ce roman se fréquente aussi comme une méditation sur le temps, éternelle reprise, recommencement sans fin de l'expérience humaine dans ce qu'elle a de plus fondamental.

Il serait pourtant dommage de s'arrêter à cette description, certes tout à fait en accord avec la matière du roman, mais qui pourrait rebuter plus d'un lecteur qui ne verrait là qu'un essai socio-politico-philosophique mal déguisé, avec tout ce que cela peut comporter de thèses assénées et de lourdeurs. Car c'est bel et bien un roman, et non des moindres, que nous offre Pierre Gélinas, dont le talent permet ici de fusionner admirablement réflexions, analyses sociales et intrigue romanesque parfaitement orchestrée.

Le récit, basé sur une architecture en écho et qui se construit par touches successives, nous présente tour à tour des personnages qui, s'ils incarnent respectivement les différentes facettes d'une société en décomposition, n'en sont pas moins pour autant développés dans leurs aspects les plus intimes, et le lecteur est invité à suivre, pas à pas, leur combat souvent dérisoire pour la survie. Nous sommes loin, ici, de simples personnages prétextes à exposer des vues politiques ou philosophiques.

Sans chercher à résumer ce roman complexe et foisonnant, disons tout de même que s'y croisent, entre autres, des individus hantés par « une sorte de rage impuissante qui avait trop d'objets à la fois trop précis et trop fuyants pour être canalisés et se déverser quelque part » : le propriétaire d'une petite entreprise en bâtiment qui tente de survivre malgré les manigances du cartel intersyndical ; le chef désabusé de toutes les forces policières que le pouvoir en place enverra à sa retraite lorsqu'il sera devenu inutile ; un lieutenant de police appartenant à une association secrète qui tente de suppléer dans la clandestinité aux manques du système judiciaire ; une adolescente naïve qui finira dans la drogue et la prostitution ; un journaliste de la télévision qui nourrit l'illusion de créer l'événement ; un petit commis que le hasard mènera à la tête de l'Alliance Populaire, etc. Chacun de ces hommes et de ces femmes, à des degrés divers, perdra le peu d'illusions ou de certitudes qui lui restent, pour finir par se débattre pathétiquement dans un univers où demain ressemble étrangement à hier : « Il n'y a pas d'après, sinon que l'après est semblable à l'auparavant. »

En effet, le thème de l'éternel recommencement est omniprésent sous la plume de l'écrivain, mais il ne saurait s'agir ici de cycles qui tendent vers une quelconque amélioration. Sur ce point, il faut d'ailleurs souligner le talent du romancier qui a su magnifiquement mettre en évidence le rapport symbiotique qui peut exister entre les errements d'une société incapable d'évoluer et le retour systématique et incontournable des saisons : « Les saisons se succèdent mais à seule fin, semble-t-il, de revenir à l'hiver. » Sombre, le roman de Gélinas l'est en effet comme un ciel de neige, mais il en émane par ailleurs une lucidité et une intensité d'analyse qui forcent l'admiration, sans parler de la poésie qui se dégage des magnifiques descriptions des multiples manifestations de l'hiver. Comme le souligne Jacques Pelletier, le roman de Gélinas est certes un roman « complexe, difficile, exigeant », mais c'est aussi, pour cela justement, un grand livre.



Courage et passion sur neuf générations

Le premier roman de Lorraine Létourneau, quant à lui, s'il ne répond pas aux mêmes ambitions philosophiques et critiques que le précédent, n'en réserve pour autant pas moins de plaisir à son lecteur. Mêlant, comme l'indique le préambule, à la fois Histoire et histoires, réalité et fiction, *D'amours et d'aventures* nous offre de découvrir et de partager « la vie quotidienne de sept femmes de la lignée maternelle » de l'auteure elle-même, dans un voyage qui, commencé dans le Béarn du XVII^e siècle, passe par les îles de la Madeleine, la Côte-Nord et se termine à Oka à l'aube du XXI^e siècle.

Ce passionnant voyage, le lecteur l'entame avec Madeleine, qui épouse en 1656 à Port-Royal, à l'âge de treize ans, Michel Richard, dit Sans Soucy ; trois cent quarante-cinq pages plus loin, « en 1953, un autre descendant de Michel Richard épouse Jeanne Létourneau [...]. La boucle est bouclée. Je suis de la neuvième génération », nous dit l'auteure.

Entre Madeleine et Lorraine, le lecteur fera la connaissance, en sept chapitres qui tous portent comme titre le prénom d'une des femmes de la lignée, et qui tous débent par un regard sur l'évolution de la lignée paternelle, des personnages forts, rendus d'autant plus attachants par le récit que ce dernier se compose, en touches successives, de monologues intérieurs des protagonistes. Ce procédé, pour être classique, permet toutefois au lecteur de véritablement pénétrer l'intimité de ces Saintongeais, Acadiens, Miquelonnais ou Madelinots, dont on est amené à partager les joies simples (et notamment culinaires...) aussi bien que les grandes douleurs entraînées soit par les conflits successifs entre la France et l'Angleterre, soit par les simples aléas de la vie.

Il se dégage de plus de ce roman à la fois un bonheur d'écriture (j'aimerais presque dire un plaisir de conteur) et un amour du pays que ne peut manquer de ressentir le lecteur, guidé en pratique dans son périple par un tableau généalogique placé en tête de l'ouvrage et, au sens figuré, par l'auteure qui a su donner un relief particulier à chacune de ses protagonistes, grâce à une écriture, certes très bien documentée, mais qui ne cesse jamais de flirter avec la poésie, notamment dans la description des paysages et dans la peinture des sentiments amoureux. Il en ressort un roman à la fois plein de simplicité et d'authenticité, et l'on aurait tort de boudier le récit de cette lignée racontée « à travers les yeux, l'âme et le cœur des femmes qui l'ont tissée ».

Requiem pour un roman

L'intrigue du troisième roman de Bernadette Richard, *Requiem pour la Joconde*, apparaît a priori assez simple à résumer. En mourant, M^{me} Deleau ne laisse derrière elle que le souvenir d'une femme obsédée par la célèbre toile de Léonard de Vinci, un appartement dont les moindres recoins sont recouverts de reproductions en tous genres du sourire le plus connu du monde et, entre autres descendants, sa fille Gabrielle, la narratrice du récit, elle-même obsédée par un unique projet aussi bien de libération que de vengeance : « [...] mon aversion jocondienne s'est focalisée sur un acte que je voulais définitif. J'ai imaginé des semaines durant l'acte de l'oubli. » Cet acte définitif consiste purement et simplement à « effacer » tous ces visages de Mona Lisa qui

ont hanté son enfance, en les ensevelissant sous plusieurs couches de peinture blanche.

Parallèlement, ce désir de destruction du plus grand tableau du maître italien semble ne pas être l'apanage de la narratrice, puisque quelques heures avant la mort de la mère, tous les médias du monde ont annoncé la suprême horreur : un attentat non revendiqué a pulvérisé la fameuse toile, alors prêtée par la France à un musée italien.

Commence alors un drôle (pour ne pas dire invraisemblable) imbroglio : Gabrielle, harcelée par les membres de sa famille qui se sont déplacés pour les obsèques, se trouve tout d'abord interrompue dans son entreprise de « nettoyage » de l'appartement de sa mère par les médias et les spécialistes de l'art contemporain qui voient dans cet acte une « performance » tout à fait fascinante. Elle est ensuite, peu à peu, soupçonnée par les forces de police internationales d'être à l'origine de l'attentat italien puis finalement arrêtée.

L'intrigue, de même que le discours de la narratrice, qui ne manquent ni l'un ni l'autre d'humour et parfois même de cynisme, auraient pu constituer un récit somme toute sympathique. Pourtant, l'ennui guette assez vite le lecteur au fil de ce récit constitué de sortes de chapitres ne dépassant guère une page ou deux et réunis en parties qui chacune porte le nom d'un jour de la semaine. En effet, un certain nombre de clichés du discours ou de métaphores faciles (« les travailleurs à la mine du quotidien », « le labyrinthe de l'incertitude », « le sable des habitudes »...), associés au ressassement des obsessions et des rancœurs de la narratrice, finissent par lasser. Si chaque portion du récit se termine par une déclaration d'intention de Gabrielle, on peut se demander pourquoi la jeune femme, qui ne cesse de répéter son empressement à effacer toute trace de la Joconde des murs maternels, attend la page 59 pour mettre enfin son projet à exécution... De plus, un certain nombre d'événements s'enchaînent sans que le lecteur sache vraiment ni pourquoi ni comment...

Finalement, ce court roman semble parfaitement correspondre à ces « petits romans sous forme d'instantanés, de vidéoclips qui expriment souvent plaisamment l'air du temps » auxquels Jacques Pelletier, dans son introduction au roman riche et complexe de Gélinas oppose ce dernier. Ce qui n'en fait pas une réussite pour autant, loin de là.



 VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC.

De père en filles...

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville (Qc) J4B 7G4
Tel : (514) 449-4593 • Fax : (514) 449-4596